

à la bienveillance de leurs enfants. Tout cela a changé et nous nous croyons évolués. En fait, nous avons suscité bien des problèmes et nous n'avons commencé à y faire face que depuis quelques dizaines d'années. Les générations sont fort éloignées les unes des autres. Les liens filiaux sont en défaveur. Pour un grand nombre des jeunes, c'est un fardeau; pour certains des vieux, la tolérance de leurs enfants est elle-même intolérable. La solitude est un des grands problèmes de la vieillesse. C'est un véritable défi. Ce n'est pas notre époque qui a façonné ce joug; c'est la société—c'est là une critique d'une époque fière de sa prise de conscience sociale.

Nous, qui sommes en ce Parlement et surtout de cette génération, devons faire quelque chose pour les Canadiens qui étaient dans la force de l'âge durant la grande crise des années 30. Jusqu'en 1935, un sur sept Canadiens émargeait à l'assistance publique. On fait souvent appel à la confiance en soi; on conseille de mettre de l'argent de côté pour les imprévus, surtout pour les années de régression économique. Mais comment une génération, condamnée à l'oisiveté par des forces plus puissantes que ses propres possibilités, peut-elle prendre des précautions pour l'avenir lorsque la vie a été si difficile à un moment donné. Maintenant que les voilà avancées en âge, nous devons nous occuper des victimes de la catastrophe économique qui s'est abattue sur le monde occidental il y a trente ans. Raison de plus, dès lors, pour adopter aujourd'hui une mesure supplémentaire à l'intention des vieillards.

Il est un autre problème très grave. Notre économie et notre société sont en proie à une grande révolution, fondée sur les techniques les plus perfectionnées de production et de réglementation. Je parle de l'automatisation. Non seulement l'automatisation est-elle en train de transformer nos méthodes de fabrication et de distribution, mais elle nous oblige à repenser la valeur que nous accordons au travail et le rôle que le travail a joué dans la communauté depuis les débuts de l'histoire. Nous avons fait grand cas de la parole de la Bible: «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.» Un des éléments les plus précieux, du point de vue humain, de la révolution sociale qui a balayé l'Europe dès le milieu du dix-neuvième siècle a été la notion de la dignité du travail. Il ne s'agissait pas seulement d'une grande doctrine égalitaire, mais d'un précepte moral autour duquel gravitent les idéaux les plus sublimes de notre civilisation depuis qu'elle a vu le jour, il y a des milliers d'années. La surefficacité nous oblige à examiner ce principe social primordial. Elle nous oblige à nous orienter et à prévoir des résultats que nous n'aurions vraiment jamais anticipés.

Il y a quelques mois, j'ai signalé ici que 14 préposés à des souffleuses de verre produisent toutes les ampoules de verre ainsi que toutes les lampes d'un radio et d'un téléviseur, à l'exception des tubes à rayons cathodiques aux États-Unis. A cette exception près, ces 14 machines produisent 90 p. 100 du rendement total. Quelques semaines plus tard un de mes collègues qui apparemment m'avait écouté attentivement a prétendu au cours d'une discussion avec des amis que ce renseignement était incroyablement. Quelles étaient mes sources? Je lui ai dit que je citais le ministre du Travail (M. MacEachen).

En fait c'est le fond du problème. La relation directe entre les marchandises et la main-d'œuvre employée est une question qui a fasciné les économistes classiques. Elle a inspiré Adam Smith et David Ricardo et elle est le fondement de la théorie économique de l'évangile de Karl Marx qui a inversé la théorie sur la valeur du travail. A l'avenir, nous ne relierons peut-être pas directement les marchandises à la main-d'œuvre utilisée. Les machines actionnées par 14 hommes qui produisent 90 p. 100 des ampoules et des lampes pourraient facilement produire tout ce qui est nécessaire et au-delà. L'évaluation du rendement en termes d'heures de travail pourrait devenir une idée périmée. Il s'agit d'une chose assez révolutionnaire, allant jusqu'aux racines de notre société et intimement liée à notre système économique.

Nous vivons dans un pays prospère malgré une pauvreté encore trop répandue. Les instances faites par la Fédération du travail de l'Ontario au sujet de la pauvreté en Ontario en 1964 sont un défi lancé à tous. Le ministre des Forêts (M. Sauvé) a également signalé ce problème et proposé des moyens de s'y attaquer. Le ministre de l'Industrie (M. Drury) a des programmes spéciaux pour stimuler l'expansion des régions désignées et le programme économique d'ensemble du gouvernement a pris certaines mesures importantes. Il est paradoxal que ces régions pauvres existent dans une société prospère. Il est très grave aussi, vu l'énorme potentiel du monde occidental, qu'une grande partie de l'univers vive dans la misère. La faim est le premier problème pour plus de la moitié du genre humain et notre pays, qui a augmenté sa participation à l'aide étrangère, doit redoubler ses efforts. Néanmoins, le nouveau régime a d'excellents effets et les problèmes que pose l'automatisation nous obligent à examiner très attentivement l'organisation du marché du travail.

J'ai préconisé l'établissement de programmes de formation industrielle plus sérieux et l'adoption de mesures plus audacieuses en vue de relever le niveau de la population active. Toutefois, nous sommes aussi forcés de retirer de notre population active des travailleurs vieillissants qui, grâce à leurs efforts person-